

# La reconnaissance des apports théoriques du féminisme dans la presse alternative de gauche

## Le cas du *Temps fou*

Jacinthe Michaud

Volume 29, numéro 2, 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/045154ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/045154ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise de science politique

ISSN

1203-9438 (imprimé)

1703-8480 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Michaud, J. (2010). La reconnaissance des apports théoriques du féminisme dans la presse alternative de gauche : le cas du *Temps fou*. *Politique et Sociétés*, 29(2), 29–45. <https://doi.org/10.7202/045154ar>

Résumé de l'article

Cet article propose de faire un retour critique sur la façon dont certains courants de gauche interprétaient et intégraient les apports théoriques du féminisme après une décennie de luttes politiques portées par le mouvement des femmes à la fin des années 1970 et le début des années 1980. L'étude porte sur la gauche plurielle, celle qui a été la plus susceptible de comprendre et d'accueillir positivement les revendications féministes à l'intérieur d'une plateforme politique élargie. La revue alternative le *Temps fou (TF)* (1978-1983) a été choisie pour réaliser cette analyse, en raison de la place que celle-ci a occupée au sein de la presse alternative au Québec durant cette période. Cette revue avait fait du féminisme un enjeu important dans le renouvellement du discours de la gauche au Québec. Deux articles du *TF* sont particulièrement étudiés. Le premier texte souligne les difficultés qu'éprouve la gauche à saisir la portée réelle des transformations proposées par le mouvement des femmes, alors que le deuxième met l'accent sur le contexte d'intégration des apports théoriques féministes au centre du projet discursif d'un mouvement social.

# La reconnaissance des apports théoriques du féminisme dans la presse alternative de gauche

Le cas du *Temps fou*

Jacinthe Michaud<sup>1</sup>  
York University  
jmichaud@yorku.ca

---

Cet article propose de faire un retour critique sur la façon dont certains courants de gauche interprétaient et intégraient les apports théoriques du féminisme après une décennie de luttes politiques portées par le mouvement des femmes à la fin des années 1970 et le début des années 1980. L'étude porte sur la gauche plurielle, celle qui a été la plus susceptible de comprendre et d'accueillir positivement les revendications féministes à l'intérieur d'une plateforme politique élargie. La revue alternative le *Temps fou* (*TF*) (1978-1983) a été choisie pour réaliser cette analyse, en raison de la place que celle-ci a occupée au sein de la presse alternative au Québec durant cette période. Cette revue avait fait du féminisme un enjeu important dans le renouvellement du discours de la gauche au Québec. Deux articles du *TF* sont particulièrement étudiés. Le premier texte souligne les difficultés qu'éprouve la gauche à saisir la portée réelle des transformations proposées par le mouvement des femmes, alors que le deuxième met l'accent sur le contexte d'intégration des apports théoriques féministes au centre du projet discursif d'un mouvement social.

This article proposes a critical review of the ways in which some trends within the left interpreted and integrated theoretical issues brought by the women's movement after a decade of feminist political struggle at the end of the seventies and the beginning of the eighties. The study concerns the pluralist left which was the most susceptible to understand and to accept positively feminist demands within an enlarged political platform. The alternative journal *Temps fou* (*TF*) (1978-1983) was chosen for the place it occupied within the alternative and progressive press in Québec during that period. This journal considered that feminism represented an important challenge for the renewal of the left's political discourse in Québec. Two articles are analysed. The first one exemplifies the difficulty for the left to understand the real meaning of social transformations requested by the women's movement. On the contrary, the second article underlines the context within which a social movement integrates feminist theoretical issues within its core discourse.

---

1. Cet article a été rendu possible grâce au soutien financier du Glendon College de l'Université York. L'auteure tient à remercier les évaluateurs anonymes de leurs commentaires qui ont contribué à l'amélioration de l'article.

## Introduction

Il existe un réel intérêt à revenir consulter les revues de la gauche québécoise parues au cours de la deuxième moitié du vingtième siècle. On sait qu'elles ont été nombreuses, mais certaines ont marqué leur époque plus que d'autres. Ce fut le cas de *Cité libre* dans les années 1950 et de *Parti Pris* dans les années 1960. Cette dernière revue « marquera l'accès à la parole d'une nouvelle génération, revue par rapport à laquelle les autres devront se définir » (Fortin, 1993 : 169). Le Québec faisait alors l'expérience de nouvelles formes de théorisation idéologique. Les mouvements sociaux se multipliaient et proposaient une conception moderne et progressiste du nationalisme et du socialisme accompagnée des discours tiers-mondistes et de la lutte contre l'impérialisme américain. Même le néo-féminisme du début des années 1970 n'a pas échappé aux influences ni aux tensions que ces discours et pratiques – que plusieurs estimaient empruntés à la pensée masculine – ont provoquées au sein des premiers groupes de femmes (O'Leary et Toupin, 1982; Lamoureux, 1986; Dumont et Toupin 2004; Péloquin, 2007). Cette décennie a marqué de façon significative les rapports de dialogue et de confrontation entre le féminisme et les différents courants idéologiques de gauche. La lutte pour la revendication de l'autonomie est sans doute celle qui a marqué le plus les organisations et l'action politique du mouvement féministe des années 1970 (O'Leary et Toupin, 1982; Lamoureux, 1986). Cette autonomie âprement défendue allait vite provoquer chez plusieurs groupes de femmes un repositionnement par rapport à l'analyse marxiste (Lamoureux, 1986; Péloquin, 2007) qui au départ avait constitué un puissant outil d'analyse.

Le présent article propose de faire un retour critique sur la façon dont certains courants de gauche interprétaient et intégraient les apports théoriques du féminisme après une décennie de mobilisation accompagnée par une importante prolifération de groupes de femmes. Précisons dès le départ que la gauche dont il sera question ici n'est ni celle de l'extrême gauche marxiste-léniniste, ni celle qui évoluait au sein de certains partis politiques comme le Parti québécois (PQ) à la même époque. Il s'agit d'une analyse des discours de la « nouvelle gauche », celle qui avait cours à l'intérieur des mouvements sociaux et hors des partis politiques. Cette gauche plurielle a eu sa part de difficultés à saisir la portée des revendications féministes et à prendre au sérieux la capacité mobilisatrice du mouvement des femmes. Mais c'est tout de même à l'intérieur de cette gauche et des groupes de base issus des mouvements sociaux qu'on aura compris le mieux l'importance d'intégrer les revendications des femmes à tout projet politique de transformation sociale. Pour cette « nouvelle gauche », l'heure n'est plus ni à centralité de la classe ouvrière, ni aux mots d'ordre d'une avant-garde éclairée, ni à la subordination des nouvelles formes de luttes (Warren, 2007 : 104-107; Lamoureux, 2008 : 24), mais à l'intégration de celles-ci, y compris la lutte des femmes, à l'intérieur d'une plateforme élargie.

Les premières activités politiques des militantes féministes couvraient un champ d'action assez large. En 1974, quelques groupes de femmes, en raison sans doute de leur petit nombre, avaient créé l'Inter-groupe, une coalition qui rassemblait à la fois des cellules d'action politique et des collectifs de production culturelle : le Centre de santé des femmes du quartier, le théâtre des cuisines, le Comité du 8 mars et les Éditions du remue-ménage (O'Leary et Toupin, 1982). C'était une époque où les compagnies de théâtre alternatif, féministe et progressiste se produisaient régulièrement lors d'événements organisés par des syndicats ou des groupes communautaires. Leur présence active n'avait rien de marginal. Ces groupes faisaient partie d'un

important réseau d'éducation populaire et proposaient une représentation de la condition sociale, économique et politique des femmes et des hommes totalement différente de celle qui avait cours dans les médias traditionnels (Michaud, 2007). Les productions culturelles comme le théâtre, le cinéma et la publication de revues étaient considérées à cette époque comme des outils de conscientisation politique (Maraini, 2003: 78-79) et certaines de ces productions sont devenues aujourd'hui autant de témoins des nombreux échanges entre les mouvements sociaux.

Tel est le cas des revues alternatives féministes et progressistes. Selon Andrée Fortin (1993: 8), les revues sont des forums à «voix simultanées. On se répond de revue en revue, ou de numéro en numéro.» Cette auteure établit une relation entre les intellectuels, intellectuelles et leurs revues. Le présent article cherche à mettre l'accent sur les rapports entre certaines revues et les mouvements sociaux des années 1970 et 1980, mais sans faire de celles-ci les porte-parole de ceux-là. Les revues ont été plus que de simples reflets des débats théoriques et des tensions politiques qui se déroulaient à l'intérieur ou entre les groupes issus des mouvements sociaux. Elles étaient des espaces plus ou moins ouverts à l'intérieur desquels se discutaient des enjeux de société et des visions du monde qui évoluaient et se transformaient au fil des parutions. Cette ouverture permettait la publication de textes venus d'horizons divers qui pouvaient détonner avec les politiques éditoriales. On analysait, argumentait et débattait dans la mesure aussi où l'on se reconnaissait comme faisant partie d'un même mouvement ou d'un même ensemble de mouvements engagés dans une lutte de transformation sociale. Contrairement à la presse d'opinion, la presse alternative et militante ne se donnait pas pour mandat de façonner l'opinion publique, mais de proposer des débats politiques et de les orienter (Godard, 2002).

Nous avons choisi le *Temps Fou (TF)* pour réaliser cette analyse sur l'intégration des apports théoriques du féminisme, pour trois raisons. La première a trait à la place que le *TF* a occupée au sein de la presse alternative québécoise. Andrée Fortin (1993: 227) en souligne l'importance: cette revue «ne fait pas que critiquer le marxisme, elle indique des pistes nouvelles». En effet, dès son premier numéro, la revue propose le socialisme, le féminisme et l'écologie comme autant de solutions aux crises qui secouent la société québécoise. La deuxième raison concerne les années de parution (1978-1983)<sup>2</sup> du *TF*, c'est-à-dire le tournant des années 1980, après une intense décennie de luttes féministes autonomes et au moment où les débats sur le corps et la sexualité, sur le privé et l'affectif, sur les rapports aux institutions et à l'action politique étaient déjà engagés depuis quelques années. Il ne s'agit pas ici de faire l'étude des réactions produites par l'émergence du féminisme, mais d'analyser comment certains courants de gauche – parmi les plus susceptibles de lui réserver un accueil positif – interprétaient et intégraient ces nouveaux apports théoriques. Le temps d'une décennie nous donne le recul suffisant pour mesurer l'impact des échanges entre les mouvements sociaux, cela à travers le prisme d'une revue qui se posait à la fois comme témoin d'un dialogue difficile, mais nécessaire, et comme terrain sur lequel les acteurs de ce dialogue étaient invités à se produire. Finalement, la troisième raison est que le *TF* a été le contemporain d'une autre revue, *La vie en rose (LVR)* (1980-1987), sans doute la plus connue et la plus lue de toutes les revues

---

2. Nous avons laissé de côté la deuxième période de parution du *TF* (1995-1997). Durant ces deux années, la revue a publié 24 numéros sous un format beaucoup plus grand, mais avec un nombre moindre de pages.

féministes. Les rapports entre ces deux publications alternatives ont été très étroits, à tout le moins durant la première année de *LVR*: ses quatre premiers numéros ont été diffusés par leur insertion à l'intérieur des pages du *TF*. De plus, si l'on en croit le bilan financier présenté pour le onzième numéro du *TF*, les deux revues ont partagé jusqu'à leurs ressources financières et matérielles (Martel, 1980: 72-73)<sup>3</sup>.

En première partie, nous ferons une présentation générale du *TF* et donnerons un bref aperçu des contraintes idéologiques – entre le féminisme et l'extrême gauche – auxquelles la revue a dû faire face. La partie suivante portera sur les enjeux soulevés par la reconnaissance des apports théoriques du féminisme et la façon dont le *TF* a traité les revendications des femmes dans ses pages. Nous donnerons comme exemple un article représentatif des difficultés de la gauche à comprendre la portée réelle des transformations proposées par le mouvement des femmes et à aller au-delà d'un simple élargissement du projet socialiste et cela même si le féminisme y est présenté de manière positive. Finalement, dans la dernière partie, nous ferons l'analyse d'un second article qui, contrairement à l'exemple précédent, place le féminisme au centre de la formation discursive d'un mouvement social émergent: le mouvement homosexuel dans le Québec de la fin des années 1970.

## Le *Temps fou*: une revue de gauche coincée entre le féminisme et l'extrême gauche

De mars 1978 à septembre 1983, le *TF* aura publié en tout 31 numéros. Dès le départ, nous pouvons lire en quatrième de couverture le désir de faire vivre la revue, de payer les gens et de faire en sorte qu'elle devienne bimensuelle. En février 1983, la revue tentera de devenir une publication mensuelle, mais elle cessera de paraître dès septembre de la même année. La résolution à l'origine de la fermeture est bien plus complexe que les seules questions de financement et de plafonnement des ventes. Celles-ci, mentionne-t-on lors du dernier éditorial, n'ont jamais cessé d'être du nombre des difficultés du *TF*: les mêmes d'ailleurs que l'ensemble de la presse alternative. La décision serait venue surtout du sentiment d'incapacité de livrer un bon produit à la hauteur des défis posés par le contexte politique et médiatique du Québec d'alors: «Pour nous la culture politique née de la fin des années 60 est tombée en désuétude, ce qui ne veut pas dire que les idéaux qu'elle transportait sont morts, encore moins qu'ils ont trouvé racine dans la réalité.» (Dassas, 1983: 3) Le *TF* donnait rendez-vous à ses lecteurs, lectrices à une date non déterminée, mais visant un meilleur produit et une structure de fonctionnement plus efficace.

Pendant ces six années, le *TF* est parvenu à se créer une place bien particulière parmi la presse alternative et progressiste. Chaque numéro contenait quelque 60 à 72 pages en moyenne avec des articles sur la conjoncture politique québécoise, des enquêtes sur des sujets variés, des textes de réflexion théorique, politique ou sociale, des chroniques internationales, une section sur les productions culturelles, les recensions de livres et autres revues alternatives et de gauche publiés au Québec,

3. Dans cet article, on peut lire par exemple que 40 % des revenus d'une fête-bénéfice sont allés à *La vie en rose* et que 75 % d'une subvention de 44 100 \$ ont assuré le salaire de quatre personnes pendant un an (un salaire pour *LVR* et trois pour le *TF*).

en Amérique du Nord ou ailleurs dans le monde. Le *TF* avait ses locaux à Montréal, mais la revue ne ménageait pas ses efforts pour trouver des journalistes dans toutes les régions du Québec.

Le *TF* n'est pas la première revue de la presse alternative de gauche à soulever la question des femmes. Dans son article portant sur deux périodiques publiés entre 1963 et 1974, Nicole Laurin (2005) nous apprend que c'est vers la fin des années 1960 qu'on trouve les premières analyses d'inspiration féministe et la présence de quelques femmes dans les comités de rédaction de revues telles que *Parti pris* (1963-1968) et *Socialisme* (1964-1974). Parmi les revues qui n'ont pas été dirigées uniquement par des femmes, notons le *Q-lotté*, revue fondée en 1976 avec un projet de société libertaire et féministe (Fortin, 1993: 221). Outre le féminisme comme mouvement social, le *TF* a publié régulièrement sur la situation des femmes ici et ailleurs dans le monde, sur l'avortement, la contraception, la maternité, la situation des gais et des lesbiennes, sur le travail ménager, les productions culturelles des femmes, la pornographie et la violence. Certains de ces thèmes, comme l'avortement et la contraception, étaient traités de façon régulière. Cependant, plusieurs de ces sujets avaient la particularité d'être étroitement associés aux revendications spécifiques du mouvement des femmes. À travers les pages, apparaissaient aussi de nombreux thèmes qui échappaient à l'analyse féministe alors en cours. C'est le cas de la majorité des articles traitant des pratiques militantes de l'extrême gauche et des partis politiques en général; de la question nationale et référendaire; du travail en usine, du chômage et du syndicalisme; du spirituel et du religieux; de l'aménagement urbain, du travail associatif, de la vie communautaire, de l'écologie et du développement économique et social; de l'école et de la pédagogie. Il est inutile d'allonger la liste. Ce qu'il faut retenir pour l'instant, c'est que plusieurs articles de fond ont été publiés comme si les efforts de théorisation féministe sur les sujets traités n'avaient jamais existé<sup>4</sup>! Nous y reviendrons.

Le *TF* était une revue résolument de gauche sans être d'extrême gauche; socialiste sans faire l'économie de ses critiques vis-à-vis de «la situation de la gauche au Québec», comme l'indique l'extrait de Véronique Dassas ci-dessus sur la culture politique héritée de la fin des années 1960. Le ton de Dassas est amer, voire pessimiste, et tranche nettement avec le contenu du premier éditorial où l'on décrivait un Québec en état de crise intellectuelle, mais où l'on sentait tout de même que tous les espoirs étaient permis (*TF/CL*, 1978a). L'auteur de l'éditorial y allait de commentaires tels que, «l'effondrement du nationalisme révolutionnaire», la résignation des «grands mouvements de masse» et l'absence d'une «réflexion critique sur la crise des systèmes [...] elle-même en crise» (*TF/CL*, 1978a: 5). Les femmes y sont vues comme faisant partie de la solution tout comme le spirituel et le religieux (*TF/CL*, 1978a: 7). Ce premier éditorial est suivi dans le même numéro d'un article présentant une liste de crises: de la science, du socialisme, du progrès, de la psychologie contemporaine (Lamontagne, 1978a). De toutes les incertitudes, c'est surtout la montée du féminisme qui change les rapports sociaux et ébranle les convictions. Les solutions sont à portée de main pour peu qu'on intervienne sur les éléments mêmes qui sont à l'origine du malaise: «Socialisme, féminisme et écologie sont de cette sorte d'idées qui s'entrefécondent. Sans doute est-ce là une des voies de la résolution d'une crise de la société.» (Lamontagne, 1978a: 53)

---

4. Même un sujet comme la santé a été abordé sans référence à l'important mouvement des femmes (Minaudo et Couturier, 1979-1980).

Le *TF* n'a jamais adopté le ton nihiliste des courants postmodernes. Ce n'était pas encore tout à fait à la mode dans ce milieu où l'on continuait à se définir à partir des critères de la militance socialiste, voire marxiste, et où l'on se disait constamment à la recherche de stratégies politiques de transformation sociale. L'éditorial du troisième numéro s'attaquait d'ailleurs à la question des alliances – même si l'on affirmait qu'elles étaient plus ou moins réalisables dans le contexte de l'époque – avec les luttes féministes, écologiques, avec les homosexuels, les syndicats, les garderies, les comptoirs alimentaires (*TF/CL*, 1978b). La crise des grands discours et l'énoncé des voies de sortie possibles ont amené le *TF* à s'aventurer sur un terrain ambigu, entre postmodernité et lutte des classes. Outre ces éditoriaux et quelques autres plutôt rares dont nous ne parlerons pas ici, la revue affirmait ne pas vouloir utiliser le mode éditorial :

Cette attitude plus analytique que stratégique n'est pas l'expression d'un attentisme prudent, encore moins une démission. Elle tient plutôt de la lucidité : les solutions s'élaborent sur le terrain des luttes concrètes. Nous aimerions être un instrument utile à ces luttes. Il n'est pas question pour nous de parler à la place de ceux qui agissent, pas plus que nous voulons être le porte-parole des groupes. (Dassas, 1980 : 11)

Les dossiers et les articles de fond adoptaient le plus souvent l'analyse marxiste à une époque où il était difficile d'adopter un autre cadre d'analyse ayant fait ses preuves dans la critique du capitalisme. Car il n'y a pas que le féminisme qui est venu bouleverser les certitudes de la nouvelle gauche québécoise. Le *TF* a dû tenir compte de l'existence persistante des groupes d'extrême gauche marxiste-léniniste. Certains journalistes, membres de l'équipe fondatrice du *TF*, avaient eu des contacts étroits avec la grille d'analyse des marxistes-léninistes au sein de l'Agence de presse libre du Québec (APLQ) : leur départ, avec une vingtaine de militants, militantes de l'Agence, provoque une première scission en 1973 (Fournier, 1981)<sup>5</sup> et l'APLQ sera finalement absorbée par la Ligue ouvrière communiste marxiste-léniniste en 1976 (Warren, 2007 : 96). Dans ce qui tenait lieu d'éditorial publié au printemps 1979, Véronique Dassas parle des difficultés à développer une critique de l'extrême gauche :

Nous n'avons pas réussi à argumenter notre critique de la pratique des marxistes-léninistes. Nous avons décidé, d'un commun accord, de ne plus lancer dans les airs des critiques désormais banales à leur endroit (centralisme, dogmatisme, fermeture d'esprit, et j'en passe...). Nous avons effectivement respecté nos consignes, mais il aurait fallu aller plus loin et chercher ce qui, dans le marxisme, est à l'origine de ses tares au niveau de la pratique et de la stratégie.

Il aurait aussi fallu chercher ce que nous retenons du marxisme ; en effet, nous le savons bien, le savoir humain ne progresse pas par la négation pure et simple de ce qui précède, au profit de la « nouveauté » qui suit. Partout dans le monde, le marxisme est en crise, mais, le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il est difficile de le tasser du revers de la main en disant : « aux poubelles... ! » Les choses, là encore ne sont pas aussi simples. (Dassas, 1979 : 7)

Le climat général était donc propice aux initiatives des groupes de femmes et à une réflexion féministe au sein de la revue. Sur une période de cinq ans, des auteurs tant journalistes réguliers que simples représentants, représentantes des groupes

5. Les journalistes en question sont Serge Martel, fondateur de l'APLQ, Christian Lamontagne et Louise Vandelac.

populaires ou observateurs, observatrices de la société québécoise, ont fait part de leurs réflexions et écrit sur des sujets ouverts à la subjectivité<sup>6</sup>. Ils et elles ont tenté d'allier le personnel et le politique sans que cela empêche l'expression d'un certain malaise vis-à-vis de l'absence de critiques des orientations politiques et idéologiques du féminisme québécois. Nous pouvons lire encore dans l'article tout juste cité :

Je m'interroge souvent sur ces silences, aurions-nous peur de faire nos critiques ? Peut-être. Une chose paraît sûre, dans nos milieux, le féminisme a bonne presse. On n'ose pas y toucher ! Un édifice qui vient à peine de percer la croûte si solide de mil-lénaires de préjugés et d'oppression... c'est fragile. Mais on sait bien à quoi ce genre de raisonnement conduit : droit à la démission et au compromis aliénant. Sans compter que c'est méprisant... les femmes savent et peuvent se défendre. (Dassas, 1979 : 87)

Il est difficile de savoir ce qui est visé au juste dans cet extrait. En veut-on aux orientations politiques du mouvement des femmes ? À certaines pratiques des militantes féministes trop portées sur la stricte défense de l'autonomie de leurs organisations<sup>8</sup> ? Ou s'agit-il du contenu discursif des revendications elles-mêmes ? Certes, le *TF* accueillait dans ses pages l'expression des revendications des femmes : cela faisait partie de sa politique éditoriale et même, au-delà, de ses stratégies pour en finir avec la misère des grands discours. Cependant, les quelques articles sur le féminisme et les principales revendications du mouvement des femmes – insérés dans un contenu très chargé au nombre des sujets traités – disent peu de choses sur l'intégration des apports théoriques de ce mouvement au centre d'un plan d'action politique de transformation. Sans doute que les concepteurs, conceptrices du *TF* ne le savaient pas encore. Coïncé entre une extrême gauche déclinante et des groupes de femmes qui affichaient leur volonté de visibilité et opposaient des mots d'ordre encrés dans la modernité<sup>9</sup>, le *TF* n'a pu faire mieux qu'offrir à son lectorat une sorte de prolongement du projet socialiste, doublé d'un traitement non sexiste des terrains de lutte ratissés par le mouvement des femmes.

## La reconnaissance des apports théoriques du féminisme : la mise à l'épreuve du discours

Il n'existe pas au sein des mouvements sociaux – et le féminisme ne fait pas exception – de mécanismes propres à préserver et à transmettre la mémoire des conjonctures et des formes de théorisation qui furent au centre des revendications et des luttes des années 1970 (Rowbotham, 1996 ; De Sève, 2005 ; Mac an Ghaill et

6. La lettre que Francis Simard (1978) avait fait paraître dans les pages de la revue est assez révélatrice de cette nouvelle forme de subjectivité affichée par des militants politiques de gauche.
7. Voir également cet autre article de Véronique Dassas (1982) qui est en fait le compte rendu d'un dîner-causerie mettant en scène trois femmes journalistes au *TF* et dans lequel elles partagent leur malaise vis-à-vis de ce qu'elles identifient comme le féminisme ambiant au Québec. D'abord présenté comme une simple discussion d'un soir, ce dîner privé/public a suscité des réactions tant positives que négatives, dont certaines ont été publiées dans le numéro suivant.
8. Pour un aperçu de commentaires quelque peu négatifs sur la défense de l'autonomie au sein des groupes de femmes, voir l'article écrit dans le contexte de la formation d'une coalition socialiste au Québec, signé S. J.-R. (1981 : 5-7).
9. *LVR* a adopté un tout autre ton que celui du *TF* en 1978. À sa sortie, *LVR* décrivait un mouvement féministe moderne qui ne vivait pas de crise. Voir en particulier la page-annonce de l'arrivée de *LVR* dans le *TF* de mars 1980, rédigée par Sylvie Dupont *et al.* (1979-1980), l'éditorial du premier numéro de *LVR*, ainsi que l'article que Martine D'Amours publié dans la *Gazette des femmes* (1988) faisant le bilan des années de la revue la plus lue des féministes québécoises.



Haywood, 2007; Fillieule et Roux, 2009). Cette difficulté souligne l'aspect éphémère des traces laissées par certains événements politiques antérieurs. Nous devons prendre en compte ce phénomène dans l'analyse de l'influence du féminisme sur les discours des mouvements sociaux, lesquels prennent acte du pouvoir de mobilisation des femmes, même si plusieurs courants de gauche ont du mal à accepter leurs principales revendications. Outre le strict respect de l'autonomie organisationnelle des femmes (O'Leary et Toupin, 1982; Lamoureux, 1986), ce qui était en jeu, c'était la portée politique, sociale et culturelle des transformations exigées à tous les niveaux de l'organisation sociale. Les forces de gauche prenaient certes au sérieux les groupes de femmes capables de s'attaquer au pouvoir; de se mobiliser contre le capitalisme pour l'avènement du socialisme (Péloquin, 2007: 188-189). Cependant, nous verrons dans la section suivante que s'il y a eu dans les années 1970 une reconnaissance de l'apport théorique du féminisme, cette reconnaissance s'est faite dans des contextes particuliers comme l'émergence d'un nouveau groupe identitaire. Dans bien des cas, cette reconnaissance est éphémère, le temps de remplacer une analyse qui gêne par une autre davantage liée à sa propre identité collective. La reconnaissance du féminisme, lorsqu'elle survient, ne modifie pas substantiellement les fondements théoriques des discours politiques de la gauche. Des modifications se font au niveau d'une insertion des revendications des femmes, mais de manière à ce que ces revendications deviennent un simple élargissement de la plateforme politique existante. Telle a été l'expérience que le mouvement autonome des femmes a vécue au sein de grandes coalitions de solidarité où les plateformes de revendications se voulaient des plus inclusives et des plus larges possibles. Ajoutons qu'avec les groupes marxistes-léninistes, l'expérience a été plus amère encore: non seulement toutes les formes d'autonomie organisationnelle étaient rejetées et la place des femmes marginalisée au sein des principales formations d'extrême gauche, mais la question des femmes elle-même a été subordonnée à la lutte des classes, tout comme la question nationale d'ailleurs (Warren, 2007: 104-107).

L'acceptation de l'autonomie organisationnelle est un important indicateur de l'influence politique du mouvement des femmes, mais il n'est pas le seul. L'intégration ou non des principaux apports théoriques féministes au centre des discours de la gauche vise la transformation qualitative du projet initial proposé pour la société socialiste à venir. Si les diverses gauches québécoises – dans leurs courants marxistes, contre-culturalistes et tiers-mondistes – ont difficilement intégré les apports théoriques venus du mouvement des femmes, l'influence du féminisme n'a pas été pour autant négligeable. Les causes que le mouvement des femmes a défendues durant cette période ont marqué les programmes politiques à venir de bon nombre de militants, militantes et des groupes auxquels ils et elles appartenaient. Cela veut dire aussi qu'il y eut de belles « exceptions » qui furent à la règle ce que les marges sont au centre (Proust, 1997: 67-68), comme le suggère un article sur le mouvement homosexuel au Québec, publié très tôt dans la vie du *TF*, dont nous parlerons plus loin.

Pour l'instant, nous posons la question suivante: l'ajout du féminisme, en tant que compagnon de jeu du socialisme et de l'écologie, a-t-il donné au mouvement des femmes une place de premier plan dans l'élaboration du nouveau projet de société que le *TF* entendait promouvoir? En sachant que les thèmes féministes ont été traités régulièrement durant les années qu'a duré la première génération du *TF*, nous devons aussi tenir compte que, à la même époque, des militantes féministes dénonçaient le détournement et la récupération des principales revendications des

femmes par une gauche accoutumée à leurs revendications ; une gauche plus proche et plus personnelle, « celle avec qui nous marchons dans la rue pour aller aux vues » (Raymond, 1980 : 10). Cette citation est tirée d'un article publié dans *LVR*. Son auteure, comme bien d'autres de la même revue, cherchait à faire prendre conscience aux féministes à quel point les militants de gauche se servaient de la lutte des femmes pour atteindre leurs propres objectifs. Elle soulignait entre autres le fait que, tout en jugeant « le féminisme scientifiquement périphérique » (Raymond, 1980 : 10), la gauche sait très bien l'utiliser comme un nouveau terrain de luttes essentielles à une critique du capitalisme et à une redéfinition du socialisme. Selon nous, une telle critique vise essentiellement la gauche qui annexe le féminisme au projet socialiste et non pas l'extrême gauche qui subordonne la question des femmes à la lutte des classes car, pour cette dernière, la cause est déjà entendue. La critique vise enfin le cœur du projet éditorial du *TF*, qui est également son projet de sortie de crise tel que proposé pour le Québec.

L'article dont nous allons discuter est une entrevue réalisée par un journaliste du *TF* (Sansfaçon, 1979-1980) avec un économiste français, syndicaliste et auteur de plusieurs ouvrages<sup>10</sup>. Son contenu illustre ce à quoi les critiques féministes faisaient référence au sujet de la récupération de leur contenu par la gauche. L'entrevue porte sur la crise économique, les stratégies du patronat, les compromis du mouvement ouvrier et les luttes que ce dernier doit entreprendre pour préserver ses acquis. Le féminisme survient seulement à la toute fin, soit bien après qu'on ait fait le tour de la question principale. Les mouvements des femmes sont associés à tout un ensemble de mouvements sociaux qualifiés de « porteurs de nouveaux rapports », mais que la gauche traditionnelle avait jugés apolitiques jusque-là. Les transformations imposées par la lutte des femmes sont présentées comme impressionnantes : transformations économiques, sociales, politiques de la vie quotidienne ; bouleversement des rapports entre les hommes et les femmes ainsi que des relations au sein de la famille ; reconnaissance du caractère politique du privé ; respect de l'autonomie des structures organisationnelles en particulier sur tout ce qui touche à la question de l'avortement. On pourrait penser que le féminisme trouve enfin la place qu'il mérite. À y regarder de plus près cependant, on s'aperçoit que les termes choisis ne transforment pas nécessairement le traditionnel discours socialiste, mais ajoutent de nouvelles revendications à la plateforme politique sur le travail. En d'autres termes, on procède à un élargissement du débat principal qui reste celui de la crise et de la préservation des emplois :

Je crois qu'il est important aussi, dans la mesure où ces luttes concernent le mode de vie – qu'à un moment donné cela débouche sur quelque chose qui soit pris en compte dans les luttes ouvrières, y compris par les hommes. Les luttes des femmes remettent en cause les hommes dans leur rôle social. Par exemple, cette lutte d'ouvrières dans le Nord de la France qui avaient décidé d'occuper leur entreprise pour protéger leurs emplois. Y compris de nuit, donc elles ont couché dans l'usine. Ce qui a provoqué un petit scandale dans la petite ville. Les bruits les plus divers circulaient pour discréditer cette lutte mais le résultat fut qu'au-delà de la lutte pour l'emploi, s'est ouverte toute une discussion qui a permis de faire progresser les choses sur la manière dont se vivent les relations familiales. (Sansfaçon, 1979-1980 : 16)

10. Il s'agit d'Yves Baron, respectivement auteur et coauteur de *Croissance et Crise* (1979) et de *Les travailleurs face au capitalisme* (1976).

L'horizon politique de la gauche n'a plus le choix de s'ouvrir sur de nouvelles pratiques, mais il apparaît ici plus soucieux de préserver un de ses fondements théoriques, c'est-à-dire les frontières entre les sphères du privé et du public, à travers le maintien des distinctions entre les lieux de la production ouvrière et les lieux de la reproduction de la force de travail. Vues à partir de l'espace occupé par le travail domestique, les femmes apparaissent comme des demandeuses d'attention plutôt qu'une force collective capable de faire l'histoire. Nous nous demandons d'ailleurs pourquoi le mouvement des femmes est donné en exemple si ce n'est pour mieux l'assimiler à d'autres formes de luttes qui se mènent elles aussi en dehors des organisations traditionnelles du travail, lesquelles par ailleurs préservent leur centralité.

L'entrevue se termine sur une note positive à l'égard du mouvement des femmes – et des mouvements sociaux représentatifs de la nouvelle gauche en général –, parce que celui-ci a su imposer certaines revendications sur la scène publique/politique. Cependant, là où il y a rupture entre le féminisme et le projet socialiste des années 1970 et 1980, c'est précisément dans l'interprétation qui est faite des apports théoriques posés par les luttes des femmes de cette époque. Ce qui a transformé en profondeur les rapports anciens entre les femmes et les hommes, ce n'est pas l'entrée massive de ces dernières sur le marché du travail puisqu'elles y étaient déjà nombreuses depuis longtemps, menant des luttes du genre de celles rapportées dans l'extrait ci-dessus. Bien d'autres changements significatifs avaient commencé à se produire dès le milieu des années 1960 lorsque, pour la première fois, des femmes ont questionné et refusé les rôles imposés de mère et d'épouse. Le rejet des rôles et des tâches liés à la reproduction et au maternage au sein de la famille – à l'époque présentés comme « naturels » dans toutes les sphères de l'organisation sociale y compris le marché de l'emploi – étaient au centre des premières théorisations féministes et constituaient la base de l'action politique des groupes de femmes. C'est dans l'interprétation de la portée politique et théorique de ce double aspect – le refus des rôles soi-disant « naturels » et la théorisation du corps et de la sexualité – que réside la différence fondamentale entre le féminisme et la gauche dans les années 1970 et 1980 (Federici, 1981 ; O'Leary et Toupin, 1982 ; Miles, 1992 ; Fraire, 2002).

Outre le fait que les principales théorisations féministes aient été marginalisées ou mal comprises, les critiques féministes s'attaquaient autant à l'instrumentalisation de leurs luttes qu'à l'occultation de leurs revendications. Nous avons évoqué précédemment des exemples d'articles ou d'entrevues sur l'avortement et sur la contraception. Ce sont des articles remarquables pour leur contenu, auxquels il faut ajouter les textes de Louise Vandelac (1980 ; 1981a ; 1981b ; 1983) où s'entrecroisent l'analyse féministe radicale contre le patriarcat et l'analyse marxiste des moyens de production. Il faut ajouter aussi quelques reportages sur des luttes emblématiques du mouvement des femmes, comme cette entrevue réalisée avec une représentante du Comité pour l'avortement libre et gratuit à l'été 1978 (Lamontagne, 1978b). Néanmoins, nous trouverons plusieurs textes dans les pages du *TF* abordant des sujets impliquant directement les femmes, mais où les analyses féministes contemporaines sont curieusement absentes (Lippert, 1979-1980)<sup>11</sup>. Le manque de

11. Dans cet article, John Lippert fait le récit des luttes ouvrières dans une usine de montage automobile. Un article typiquement marxiste qui présente l'avant-garde ouvrière comme moteur de l'histoire, mais qui ignore les ouvrières... même si l'on apprend que les « ouvriers tricotent » entre les voitures sur la chaîne de montage!

références à la réalité des femmes est particulièrement étonnant lorsque les articles portent sur la médecine et la santé<sup>12</sup>. Nous trouvons aussi des thèmes qui touchent à la condition des femmes et où les revendications féministes sont évoquées, mais sans aucune mention des théories et des pratiques du mouvement des femmes à la même époque<sup>13</sup>. Le fait de revendiquer des relations hommes-femmes sur des bases nouvelles peut découler d'une vision non sexiste de l'égalité, mais cela n'en fait pas une analyse féministe pour autant. Finalement, l'occultation de la première manifestation politique organisée uniquement par des femmes à la fin de l'année 1969 (Lamontagne, 1979; Péloquin, 2007)<sup>14</sup> est un autre exemple d'une mémoire courte, amplifiée par une attitude condescendante vis-à-vis la capacité du mouvement des femmes à se doter d'une dimension politique ou à s'organiser comme un mouvement de masse<sup>15</sup>.

Pendant six ans, le *TF* a publié plusieurs articles et comptes rendus de livres portant sur des thèmes très chers à une gauche engagée sur la voie du postmodernisme. Dans l'ensemble, les auteurs, auteures de la revue savaient prendre la mesure des erreurs commises, comme l'absence de reconnaissance de l'engagement politique des femmes ou la profondeur des enjeux exigés par le féminisme. Ils et elles reconnaissaient que des changements étaient devenus nécessaires sur les plans économique, social, politique et culturel. Même la vie quotidienne, autrefois jugée avec dérision et hors du politique, n'échappait pas à l'exigence d'une transformation. Pourtant, c'est avec la nostalgie du temps perdu que la majorité de ces articles reviennent sur le thème du socialisme en faisant du féminisme un ajout à ce projet sans que l'on sache vraiment comment ce prolongement transformera théoriquement, politiquement et culturellement toutes les sphères de la société à venir. Qu'y a-t-il de changé dans la citation suivante? Ou peut-être est-ce simplement une boutade? «Et bien les paysans [du tiers-monde] travailleront en usine, les bébés iront à l'école et les femmes pourront marcher dans la rue sans voile, le progrès quoi» (Beaudet, 1980: 45).

---

12. Pour un exemple d'absence de références au mouvement des femmes en santé, voir Vito Minaudo et Jacques Couturier (1979-1980) et, pour un exemple d'analyse non sexiste, mais qui ne fait pas appel à la théorisation féministe contemporaine, voir Véronique Dassas et Louise Savard (1980) ainsi que Jean-Robert Sansfaçon (1980).

13. La liste de ces thèmes que nous rapportons ici peut sembler assez longue, mais elle n'est nullement exhaustive: la gauche marxiste-léniniste, le socialisme, le syndicalisme, le mouvement coopératif, le travail, le chômage, les prisonniers politiques, les prisons, la répression policière, les mouvements politiques d'ici et d'ailleurs, le spirituel et le religieux, l'aménagement urbain, le mouvement coopératif, les formes d'écologie, la technologie, le développement économique et social, la santé, l'école.

14. Lamontagne fait la revue des principales manifestations des années agitées de la fin des années 1960. La première manifestation des femmes, qui a eu lieu en décembre 1969 contre le règlement municipal répressif de l'administration Drapeau, n'y est pas mentionnée. Elle avait été durement réprimée par les forces policières et 150 militantes avaient été arrêtées. Il faudra attendre l'article de Marc Raboy (1981), deux ans plus tard, pour apprendre que, le même jour, des militants anglophones avaient protesté contre le même règlement municipal sans être inquiétés, contrairement au sort qui avait été réservé à la manifestation des femmes.

15. Voici quelques exemples de propos négatifs sur le mouvement des femmes: «[I]es difficultés qu'éprouve le mouvement féministe à se donner une dimension politique» (TF/CL, 1980: 8); «mouvement touffu qui va dans toutes les directions dont la force n'est pas dans la mobilisation mais dans sa capacité de toucher des segments larges de la population» (Sansfaçon, 1982: 27).

## L'exception à la règle

L'article de Mark Wilson et Conrad Rény, publié dans le deuxième numéro du *TF* en 1978, représente l'une de ces exceptions qui, non seulement intègrent les théories féministes au centre du projet discursif, mais cherchent aussi à en préserver la trace dans la mémoire d'un mouvement. Dans cet article, les auteurs veulent rendre compte de la naissance du mouvement homosexuel dans le Québec des années 1970, du contexte difficile des *coming out*, de la pauvreté des modèles identitaires et des répressions policières brutales<sup>16</sup>. Ils évoquent le contexte contre-culturel de l'époque et la mouvance de nombreux mouvements sociaux. Au sujet du mouvement des femmes, ils écrivent :

Mais c'est surtout, croyons-nous, la montée d'un nouveau mouvement de femmes qui engendra l'idée de la libération homosexuelle. Ce mouvement naquit en large mesure de militantes des groupes de gauche qui entreprirent une critique de la division du travail, des rapports interpersonnels et des attitudes chauvines dans ces milieux. Ces femmes remettaient en cause tout le lexique des qualités supposément désirables chez l'homme : mâle dominateur, dompteur sexuel des femmes, émotivement suffisant vis-à-vis des autres hommes.

[...] Si ces femmes obligeaient les hommes à transformer leurs rapports habituels avec elles, alors peut-être les rapports entre les hommes changeraient aussi.

Enfin, les féministes insistaient pour ne pas dissocier le personnel et le politique. On ne pourra jamais révolutionner vraiment les institutions politiques et sociales, disaient-elles (avec le concours d'au moins une partie du courant contre-culturel), sans transformer en même temps nos valeurs, nos consciences, nos vécus dans le quotidien [...]

Pour qui prêtait oreille à ce mouvement et, étant homosexuel, entendait prononcer que le personnel était politique et la politique, personnelle, il devenait presque insupportable de continuer à vivre (ou à refouler) sa sexualité dans le silence. Il suffisait d'une étincelle. (Wilson et Rény, 1978 : 29)

Les auteurs exposent ensuite les mécanismes de censure et la marginalisation de l'influence du féminisme dans le développement des mouvements sociaux en donnant comme exemple le sort réservé à l'ouvrage de l'américain Carl Wittman, «A Gay Manifesto», publié à San Francisco et dont la revue *Mainmise* avait fait une traduction en octobre 1970. À propos de celle-ci, Wilson et Rény écrivent :

[U]ne bien curieuse version du texte de Wittman. Des phrases et des paragraphes entiers, en particulier ceux d'une portée politique explicite, en sont biffés. Et tout un chapitre est disparu sans laisser de trace : celui qui souligne l'importance, pour les hommes homosexuels, du mouvement de libération des femmes. (*Id.*, 1978 : 30)

Les deux auteurs concluent cet épisode par une remarque critique sur les pratiques éditoriales de *Mainmise* et se demandent si ces mêmes pratiques ne sont pas pour quelque chose dans le fait que le politique et le contre-culturel ne se sont jamais rencontrés au Québec. Micheline De Sève (2005 : 90) écrivait, il y a quelques

16. Wilson et Rény font le récit des répressions policières comme celle de Stonewall, ce bar de New York qui fut à l'origine de mouvement de politisation des homosexuels en Amérique du Nord, et aussi celle du bar Trux à Montréal, où une soixantaine de policiers avaient effectué plusieurs arrestations en 1977. Un fonds de défense juridique avait alors été constitué pour la défense des homosexuels accusés.

années, à propos de la situation politique chilienne: «Il nous apparaît plutôt être en présence d'un type de phénomène courant en politique qui occulte la présence de facteurs déterminants, rend invisible ce qui se trame dans les coulisses, en marge de l'histoire officielle, malgré son importance.» Ce constat fait écho aux propos de Sheila Rowbotham (1996:13) qui déplorait dix ans auparavant l'absence de mécanismes qui permettraient le transfert de la mémoire au sein des mouvements, dont celui des femmes, et à ceux d'Olivier Fillieule et Patricia Roux (2009: 13) évoquant une «triple invisibilisation des hiérarchies de genre et de leurs effets dans la sphère des activités militantes». La tâche de rendre visibles les luttes politiques des femmes devient d'autant plus importante à effectuer que le mouvement féministe dominant a lui-même tendance à marginaliser ses propres courants politiques et idéologiques sur la sexualité et l'influence des théories matérialistes qui l'ont façonné tout au long des années 1970 et 1980 (Mac an Ghaill et Haywood, 2007: 125-126, 155). Lorsque vient le temps de rendre compte des améliorations des conditions d'existence des femmes, c'est le courant du féminisme libéral et les travaux sur le rapport à l'État qui occupent la position centrale dans l'évaluation des gains et des reculs. Le mouvement des femmes – en tenant compte de la diversité de ses nombreux segments – est devenu oublieux de ses propres formations discursives et de ses théorisations antérieures qu'il puisait à la fois dans l'analyse marxiste, le tiers-mondisme et la contre-culture. Il serait trop long de faire ici la liste des travaux féministes utilisant l'approche libérale, y compris ceux qui proposent des critiques à l'endroit du libéralisme en raison de son influence négative dans la vie des femmes<sup>17</sup>. Mais si le féminisme libéral a réussi à devenir dominant, c'est qu'il a su intégrer – en les occultant – de très importants paradigmes théoriques qui au départ étaient étrangers à la théorie libérale. Nous pourrions ajouter une deuxième lacune mémorielle au sein du mouvement des femmes actuel faisant écho à l'argument de Mark Wilson et Conrad Rény: la marginalisation de l'influence de la contre-culture et de l'art politique dans la mise en œuvre des principales revendications féministes des années 1970 (Michaud, 2007; Péloquin, 2007). Aujourd'hui, toutefois, de nouvelles pratiques de lutte caractérisées par un féminisme transnational en marge de l'approche libérale avec ses propres enjeux de théorisation émergent, cela même si le contexte politique et l'ambiance culturelle restent défavorables aux théories et aux pratiques radicales fondées sur des approches queers, anti-racistes et anti-colonialistes (Breton *et al.*, 2007; Blais, 2008).

## Conclusion

*Le Temps Fou* disparaît en 1983 et ne reviendra sur la scène de la presse alternative qu'en 1995 pour une très courte période. Douze années d'absence pendant lesquelles nous pouvons essayer d'imaginer de quelle manière la revue aurait traité certains événements politiques comme les montées et les déclinés des regroupements de gauche avec leurs plateformes plurielles. Mentionnons brièvement deux exemples: le Regroupement autonome des jeunes (RAJ) et le «Manifeste des Cent». Le RAJ se présentait comme un rassemblement inclusif de plusieurs

17. L'ouvrage de Nancy Guberman *et al.* (2004) donne un bon aperçu d'une analyse adoptant ouvertement l'approche du féminisme libéral appliqué aux pratiques démocratiques dans les groupes de femmes du Québec.

tendances de gauche et il s'est surtout fait connaître pour ses coups d'éclat spontanés autour de revendications sur l'aide sociale en faveur des jeunes de moins de trente ans. Composé de divers regroupements identitaires – jeunes, étudiants, chômeurs, assistés sociaux –, il était aussi doté d'un caucus de jeunes militantes féministes. Le RAJ cessa brusquement ses activités en 1985 en raison de conflits internes qu'il n'a pas pu surmonter, dont la question des femmes : presque toutes les militantes se sont retirées du rassemblement après avoir échoué à faire prendre en compte leurs principales revendications (Beaulieu, 1985). D'autres facteurs ont également contribué à l'exacerbation des conflits internes, dont l'autonomie des régions et l'engagement sur la scène électorale.

Avant la venue du RAJ sur la scène publique/politique, le *TF* avait déjà été témoin de la sortie du «Manifeste des Cent» qui appelait à la création d'un mouvement socialiste large, regroupant tous les mouvements sociaux, dont celui des femmes. La revue n'en avait pas fait un élément marquant de l'actualité, se bornant tout au plus à publier un simple éditorial où l'on peut lire :

Quelques absences notoires dans la liste des opprimés à défendre : les homosexuel(les) par exemple et plus largement ceux et celles qui composent la marginalité.

On peut surtout s'étonner d'une certaine légèreté de l'analyse de la condition féminine. L'analyse du rapport des femmes au Capital et à l'État ne peut se réduire à l'ajout d'un e féminin au général masculin ni à la simple déclaration du principe d'égalité entre les sexes ! Ainsi, parler des ménagères salariées et non salariées aurait impliqué une remise en question radicale du modèle de croissance, de la logique productiviste et de la notion même de salariat. (Dassas, 1981-1982 : 6)

*La vie en rose* ne s'était pas trompée non plus. La faillite de ces deux projets politiques n'était que la confirmation de l'échec d'une certaine stratégie féministe portée par des militantes qui avaient espéré un temps faire avancer leurs revendications au sein des mouvements sociaux. Pour la revue la plus populaire au sein du mouvement des femmes, c'est la fin d'un féminisme qui avait cru pouvoir conjuguer luttes des femmes, luttes des classes et luttes culturelles ; la fin de la transformation des rapports hommes-femmes non seulement dans l'espace privé, mais aussi dans les espaces de militance partagés avec les compagnons de lutte. Non seulement ce type d'action politique féministe n'avait pas réussi à faire en sorte que la cause des femmes transforme le cœur discursif de la gauche, mais il avait échoué à ébranler les manières traditionnelles et masculines de faire de la politique (Toupin, 1982 ; Beaulieu, 1985 ; Pelletier, 1985a ; Pelletier, 1985b).

Pour le féminisme et ses multiples courants et aussi pour tous les mouvements politiques qui caractérisaient l'avant-scène militante – marxisme, nationalisme, tiers-mondisme, contre-culturalisme –, la lutte des classes a été un puissant outil d'analyse. C'est cette concurrence/convergence discursive qui a fait des années 1970 et de la première moitié des années 1980 une période sur laquelle il est intéressant de revenir pour comprendre cette synergie au moment où les efforts des militantes féministes sont tournés vers la mise en forme de nouvelles théories et pratiques innovatrices. Au début de cet article, nous soulignons l'intérêt de relire les pages des revues alternatives, progressistes et féministes, celles qui furent les témoins de l'émergence, de l'évolution et de l'influence des mouvements sociaux. La courte aventure du *TF* – à l'image de son vis-à-vis, *LVR* – nous donne l'occasion de constater les contours d'un dialogue non seulement entre les segments d'un même mouvement social, mais

aussi entre les mouvements eux-mêmes (Dupuis-Déri, 2008: 259) et en particulier entre le féminisme et une certaine gauche désireuse de l'ajouter à son projet. Or, si, comme le soulignait Andrée Fortin (1993: 8), « [o]n se répond de revue en revue », on se répond pareillement de mouvement en mouvement et les revues servent d'intermédiaires à ce dialogue. Les revues ont été plus que des miroirs où se sont reflétées les tensions, les conflits et les débats politiques et théoriques. Elles servaient de terrains sur lesquels se débattaient des enjeux de société et des visions du monde; d'espaces de luttes de pouvoir et de ruptures d'alliances; de forums d'échange et de solidarité. Elles ont pratiqué enfin un type très spécifique de journalisme fondé sur l'« ici » et le « maintenant » d'une presse politique et de combat.

---

## Bibliographie

- Baron, Yves, 1976, *Les travailleurs face au capitalisme*, Paris, Seuil, Coll. « Points ».
- Baron, Yves, 1979, *Croissance et Crise*, Paris, « Petite collection Maspero ».
- Beaudet, Pierre, 1980, « Le socialisme, rêve, mythe et réalité », *Temps fou*, mars-avril-mai, p. 44-45.
- Beaulieu, Carole, 1985, « De chrysanthème en chrysanthème... », *La vie en rose*, n° 30, octobre, p. 5-6.
- Blais, Mélissa, 2008, « Féministes radicales et hommes proféministes: l'alliance piégée », dans Francis Dupuis-Déri (sous la dir. de), *Québec en mouvements: idées et pratiques militantes contemporaines*, Montréal, Lux, p. 147-175.
- Breton, Émilie, Julie Grolleau, Anna Kruzynski et Catherine Saint-Arnaud-Babin, 2007, « Mon/ notre/leur corps est toujours un champ de bataille discours féministes et queers libertaires au Québec, 2000-2007 », *Recherches féministes*, vol. 20, n° 2, p. 113-139.
- D'Amours, Martine, 1988, « De quoi La vie en rose est-elle morte? », *La Gazette des femmes*, vol. 10, n° 3, p. 20-22.
- Dassas, Véronique, 1979, « Scènes de la vie d'un journal », *Temps fou*, mars-avril-mai, p. 6-9.
- Dassas, Véronique, 1980, « Flou y es-tu? », *Temps fou*, n° 10, juin-juillet-août, p. 9-11.
- Dassas, Véronique, 1981-1982, « Manifestement, ils voudraient qu'on les croie », *Temps fou*, décembre-janvier-février, p. 6-7.
- Dassas, Véronique, 1982, « Orthodoxie féministe: la majorité a des problèmes », *Temps fou*, n° 19, février-mars, p. 24-27.
- Dassas, Véronique, 1983, « Plus de 35,000 », *Temps fou*, n° 31, septembre, p. 2-3.
- Dassas, Véronique et Louise Savard 1980, « On veut toutes bien faire », *Temps fou*, mars-avril-mai, p. 46-48.
- De Sève, Micheline, 2005, « La chute du mur de Berlin et l'ébranlement de la gauche chilienne », *Politique et Sociétés*, vol. 24, n° 2, p. 87-107.
- Dumont, Micheline et Louise Toupin, 2004, *La pensée féministe au Québec: anthologie 1900-1985*, Montréal, Éditions du remue-ménage.
- Dupont, Sylvie, Ariane Émond, Lise Moisan et Francine Pelletier, 1979-1980, « Faire la vie en rose », *Temps fou*, décembre-janvier-février [s.p.].
- Dupuis-Déri, Francis (sous la dir. de), 2008, *Québec en mouvements: idées et pratiques militantes contemporaines*, Montréal, Lux.
- Federici, Silvia, 1981, « Wages for Housework », *La vie en rose*, mars-avril-mai, p. 15-19.



- Fillieule, Olivier et Patricia Roux, 2009, *Le sexe du militantisme*, Paris, Presses de Sciences Po.
- Fortin, Andrée, 1993, *Passage de la modernité: les intellectuels québécois et leurs revues*, Québec, Presses de l'Université Laval.
- Fournier, Louis, 1981, « Un réseau d'information alternative: l'Agence de presse libre du Québec », *Temps fou*, n° 13, février-mars, p. 28-33.
- Fraire, Manuelle (sous la dir. de), 2002, *Lessico politico delle donne: teorie del femminismo* [Lexique politique des femmes: théories du féminisme], Milano, Fondazione Badaracco, Franco Angeli.
- Godard, Barbara, 2002, « Feminist Periodicals and the Production of Cultural Value: The Canadian Context », *Women's Studies International Forum*, vol. 25, n° 2, p. 209-223.
- Guberman, Nancy, Jocelyne Lamoureux, Jennifer Beeman, Danielle Fournier et Lise Gervais, 2004, *Le défi des pratiques démocratiques dans les groupes de femmes*, Montréal, Éditions Saint-Martin.
- Lamontagne, Christian, 1978a, « Une crise idéologique contemporaine », *Temps fou*, vol. 1, n° 1, mars-avril, p. 45-53.
- Lamontagne, Christian, 1978b, « Lorsque les gens se servent de leur bon sens », entrevue avec Stella Guy, *Temps fou*, vol. 1, n° 2, juin-juillet-août, p. 38-42.
- Lamontagne, Christian 1979, « Quand un prisonnier politique est-il réhabilité? », *Temps fou*, mars-avril-mai, p. 11-17.
- Lamoureux, Diane, 1986, *Fragments et collages: essai sur le féminisme québécois des années 70*, Montréal, Éditions du remue-ménage.
- Lamoureux, Diane, 2008, « Québec 2001: un tournant pour les mouvements sociaux québécois? », dans Francis Dupuis-Déri (sous la dir. de), *Québec en mouvements: idées et pratiques militantes contemporaines*, Montréal, Lux.
- Laurin, Nicole, 2005, « Genèse de la sociologie marxiste au Québec », *Sociologie et Sociétés*, vol. 37, n° 2, p. 183-207.
- Lippert, John, 1979-1980, « Au cœur de la bête: sur une chaîne de montage à Détroit », *Temps fou*, décembre-janvier-février, p. 50-54,
- LVR*, 1980, « Pour l'autonomie », *La vie en rose*, vol. 1, n° 1, p. 3.
- Mac an Ghaill, Máirtín et Chris Haywood, 2007, *Gender Culture and Society: Contemporary Femininities and Masculinities*, Londres, Palgrave MacMillan.
- Maraini, Dacia, 2003, « Interview with Dacia Maraini by Branko Gorjup », dans *Love Letters*, Toronto, Guernica.
- Martel, Serge, 1980, « État des revenus et dépenses: dites-moi, les subventions, c'est yin ou yang? », *Temps fou*, n° 11, septembre-octobre-novembre, p. 72-73.
- Michaud, Jacinthe, 2007, « Teaching Women's Organizing and Women's Movement: the Question of Arts and Culture within Feminism », dans *Resources for Feminist Research / Documentation sur la recherche féministe*, vol. 32, n°s 3-4, p. 29-43.
- Miles, Angela, 1992, « Le féminisme, la nouvelle gauche et la politique post-industrielle », dans Gérard Boismenu, Pierre Hamel et Georges Labica (sous la dir. de), *Les formes modernes de la démocratie*, Paris et Montréal, L'Harmattan et Presses de l'Université de Montréal, p. 225-243.
- Minaudo, Vito et Jacques Couturier, 1979-1980, « Corps mécaniques: les bases philosophiques de la médecine », *Temps fou*, décembre-janvier-février, p. 27-34.
- O'Leary, Véronique et Louise Toupin, 1982, *Québécoises Debouttes*, vol. 1-2, Montréal, Éditions du remue-ménage.
- Pelletier, Francine, 1985a, « La mort de l'indépendance », *La vie en rose*, février, p. 5 et 19.

- Pelletier, Francine, 1985b, « Les femmes de l'indépendance », *La vie en rose*, n° 26, p. 4-5.
- Péloquin, Marjolaine, 2007, *En prison pour la cause des femmes : la conquête du banc des jurés*, Montréal, Éditions du remue-ménage.
- Proust, Françoise, 1997, *De la résistance*, Paris, Cerf.
- Raboy, Marc, 1981, « Octobre 70 : la crise tranquille de la gauche anglophone », *Temps Fou*, décembre-janvier-février, p. 22-23.
- Raymond, Carole, 1980, « Le spectacle de la récupération », *La vie en rose*, vol. 1, n° 1, p. 10-11.
- Rowbotham, Sheila, 1996, « Mapping the Women's Movement », dans Monica Threlfall et Sheila Rowbotham (sous la dir. de), *Mapping the Women's Movement*, London & New York, Verso, p. 1-16.
- S, J.-R., 1981, « Le regroupement des autonomies », *Temps fou*, n° 14, avril-mai, p. 5-7.
- Sansfaçon, Jean-Robert, 1979-1980, « Les enfants de Henry Ford sont en crise », *Temps fou*, décembre-janvier-février, p. 10-16.
- Sansfaçon, Jean-Robert, 1980 (avec la collaboration de Carolle Vallières) « Histoire de stérilets : le bilan de dix années d'utilisation », *Temps fou*, septembre-octobre-novembre, p. 26-34.
- Sansfaçon, Jean-Robert 1982, « Écologie : les paradoxes de la survie » (avec la collaboration de Maire-Dominique Lahaise) *Temps fou*, n° 21, juin-juillet-août, p. 22-27.
- Simard, Francis, 1978, « Lettre de prison », *Temps fou*, vol. 1, n° 1, mars-avril, p. 18-24.
- TF/CL, 1978a, « Pour y voir clair et savoir de quoi l'histoire a l'air », *Temps fou*, vol. 1, n° 1, mars- avril, p. 5-8.
- TF/CL, 1978b, « Quelle société ? », *Temps fou*, n° 3, septembre-octobre-novembre, p. 7-12.
- TF/CL, 1980, « Le référendum, l'avenir et nous », *Temps fou*, mars-avril-mai, p. 6-8.
- Vandelac, Louise, 1980, « Syndicalisme amoureux », *Temps fou*, n° 10, juin-juillet-août, p. 21- 22.
- Vandelac, Louise, 1981a, « Contraception autoroute... pour sexualité bolide », *Temps fou*, février-mars, p. 34-40.
- Vandelac, Louise, 1981b, « Viens mon amour c'est pas dangereux : les revers de la contraception », *Temps fou*, n° 14, avril-mai, p. 31-35.
- Vandelac, Louise, 1983, « Suspense contraceptif », *Temps fou*, n° 26, mars, p. 28-30.
- Toupin, Louise, 1982, « Le manifeste des cent : le mouvement socialiste et les femmes », *La vie en rose*, mars-avril-mai, p. 56-58.
- Warren, Jean-Philippe, 2007, *Ils voulaient changer le monde : le militantisme marxiste-léniniste au Québec*, Montréal, Éditions VLB.
- Wilson, Mark et Conrad Rény, 1978, « Il me semble qu'on s'est déjà vu quelque part... », *Temps fou*, juin-juillet-août, p. 25-35.